

# L'intraduisible

**Jean-Paul Hiltenbrand**

DANS **LA REVUE LACANIENNE** 2011/3 (N° 11), PAGES 89 À 98  
ÉDITIONS **ÉRÈS**

ISSN 1967-2055

ISBN 9782749214269

DOI 10.3917/lrl.113.0089

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-la-revue-lacanienne-2011-3-page-89.htm>



**CAIRN.INFO**  
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour Érès.**

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

# L'intraduisible<sup>1</sup>

Jean-Paul Hiltenbrand

Psychiatre, psychanalyste

## La question du bilinguisme

Quiconque a évolué simultanément dans le bain de deux langues a eu l'occasion de s'apercevoir que certaines choses s'expriment mieux dans une langue que dans l'autre. Cela concerne généralement non pas des dénominations substantivées mais plutôt des formulations qui correspondent mieux à des résonances familières, plus proches du sentiment intime de ce que le locuteur souhaite exprimer. Certains ont l'habitude de considérer que le bilinguisme est un handicap supplémentaire pour les enfants en difficultés scolaires ; sans doute parce que l'école est un arrachement à la langue maternelle, qui n'était pas forcément la même que celle de l'école, un arrachement à la langue du foyer. D'autres considèrent que le bilinguisme est plutôt une forme d'enrichissement. On observe, malgré une formation que l'on peut considérer commune, qu'il persiste des marques parfois divergentes, lesquelles ne sont pas forcément linguistiques mais s'appliquent à des choix référentiels différents. De telles différences peuvent aussi être ce qui fait notre richesse. Ces choix référentiels différents sont liés précisément à la nature de la langue parlée.

Fort opportunément vient de sortir un ouvrage, le roman d'un auteur bilingue qui s'appelle Vassilis Alexakis et dont le titre

est *Le premier mot*. L'histoire se passe entre Grèce et France, le héros est grec, professeur de l'Université française, il cherche les racines des mots et cherche en particulier un mot qui serait premier, celui qu'il veut connaître à tout prix. Ce professeur meurt sans avoir trouvé ce mot premier et laisse à sa sœur la charge de poursuivre cette quête. L'hypothèse du roman est fautive, il n'y a pas bien entendu de premier mot, et tout l'art de l'auteur est de nous conduire avec cette illusion jusqu'à la fin du roman. Lacan a condamné cette démarche de recherche de l'origine des langues. Alors que Jean-Jacques Rousseau s'y était essayé dans un de ses ouvrages sans être convaincant et Lacan put tourner en dérision le mythe de l'« Undeuropeen ».

## Le débat du *De Magistro*

Cette recherche ou cette difficulté entre les langues est une très vieille histoire, le *De Magistro* de saint Augustin en l'an 400 est à ce titre tout à fait exemplaire puisqu'Augustin était bilingue, parlant le punique et le latin. Le souci d'Augustin était de trouver un accord entre le locuteur et l'allocutaire ; à cette fin, il institue un dialogue avec

---

1. Reprise d'une conférence prononcée à Bruxelles le 16 novembre 2010.

son fils Adéodat, décédé avant qu'il écrive le *De Magistro*. C'est avec son fils qu'il crée cet artifice, cette interrogation sur le mot, sur le signifié et sur le signe. Comme on le sait, il existait plusieurs raisons à cet examen du *De Magistro*. En effet, en l'an 400 la chute de l'Empire romain avait laissé un grand désordre social et politique, en même temps que se développait dans la chrétienté un certain nombre d'hérésies. L'œuvre d'Augustin contient un aspect polémique permanent, puisqu'il s'agissait de convaincre certains de leurs erreurs doctrinales. En revanche, le *De Magistro* est souvent lu aujourd'hui dans un but pédagogique, celui de la manière dont devrait être transmis le savoir et qui indiquerait la position juste du maître aux pédagogues. Le souci de l'époque concernait non pas les termes substantivés mais la question des incorporels, comme on les appelle, leur transmission et leur intelligibilité qui étaient fondamentales concernant la doctrine religieuse. Mais ce texte d'Augustin va beaucoup plus loin dans sa recherche d'un accord entre le maître et l'élève, entre le père et le fils, car c'est la nature du signe, et sa capacité d'exprimer la vérité, qui était l'enjeu de l'enseignement.

### Le mot, le signe, la vérité

Pour faire sentir combien cette chose-là est importante, citons les paragraphes 42 à 45 :

« On ne peut même pas prêter aux mots le rôle d'exprimer la pensée de celui qui parle, puisqu'il n'est pas certain qu'il sache ce qu'il dit. [...]

Un autre cas certainement très répandu et cause d'innombrables luttes et querelles : lorsque celui qui parle signifie bien ce qu'il pense mais le plus souvent

pour lui seul ou pour quelques autres, tandis que pour celui à qui il s'adresse et pour les autres, les mots ne signifient pas la même chose. Ainsi, quelqu'un affirme à nos oreilles que l'homme est surpassé en vertu par certaines bêtes sauvages, aussitôt nous ne pouvons le supporter et réfutons avec vigueur une assertion si fautive et si pernicieuse. Mais pour lui la vertu désigne peut-être les forces du corps. Il exprime bien par ce nom qu'il pense sans mentir, sans se tromper sur les choses et sans rouler d'autres pensées dans son esprit. Il a bien agencé les mots contenus dans sa mémoire et il ne fait pas entendre par un lapsus autre chose que ce qu'il veut. Simplement il désigne d'un autre nom que nous la chose qu'il pense. [...]

Je laisse de côté le fait que pour beaucoup de mots, nous ne les entendons pas bien et entrons dans des discussions interminables sur ce que nous supposons avoir entendu ainsi à propos du mot punique que j'avais traduit récemment par miséricorde. – Il s'adresse à son fils – Tu disais avoir entendu de meilleurs spécialistes de cette langue dire qu'il signifiait : piété. Mais je m'y opposais en affirmant que ce que tu avais entendu t'avait complètement échappé. Il m'avait semblé t'entendre dire foi et non piété bien que tu fusses assis près de moi et que ces deux noms ne puissent être confondus par une similitude de son. Longtemps j'ai néanmoins pensé que tu ne savais pas ce qu'on t'avait dit, alors que c'est moi qui ne savais pas ce que tu avais dit. Car si je t'avais bien entendu, jamais il ne m'aurait paru absurde que piété et miséricorde se nomment en punique d'un même mot. Ces accidents sont fréquents. Mais comme j'ai dit, laissons-les de côté de peur de paraître calomnier les mots à cause de la négligence des auditeurs ou même à

cause de la surdité des hommes. Les cas énumérés plus haut sont plus inquiétants : les mots y étant clairement perçus par l'oreille, mots latins qui plus est, nous sommes incapables de connaître la pensée de ceux qui parlent bien qu'appartenant à la même langue. »

À partir de cette argumentation, Augustin va lancer sa référence de fond du *De Magistro*, à savoir que l'important entre le locuteur, le maître et l'élève est qu'ils entendent une vérité commune. De fait, c'est ce qui se passe entre nous lorsque nous essayons d'explicitier quelque chose, à savoir que nous recherchons une vérité qui nous soit commune ; la vérité dont parle ici Augustin est la vérité qu'il désigne comme étant le maître intérieur : « Si ce qu'on leur dit est vrai, tournant leur regard vers la vérité intérieure, c'est alors qu'ils s'instruisent. Ils louent les maîtres sans savoir qu'ils louent les disciples autant que les docteurs. »

### **Le tiers et la béance de toute énonciation**

Dans le système d'Augustin le dialogue se développe toujours à trois, où la vérité est en position tierce et de référent. Ainsi, on est le disciple non d'un maître mais d'une vérité, ce qui confère une certaine parenté avec ce qui se passe dans le champ de l'analyse. Autrement dit, Augustin ménage la place de l'Autre, ce qu'il appelle justement : « l'immuable vérité au-dessus de l'esprit », formule donnée dans *Les confessions*. Cette vérité, au sens de l'*alétéia* grecque, ne se transporte pas, elle se dévoile grâce au signe qu'est le mot. Mais le mot est infirme à signifier même quand il est pris dans une chaîne signifiante. Lacan dans l'un de ses

séminaires, au moment de montrer au tableau la fonction  $\Phi$ , dit : « Vous allez croire qu'il fait clair quand je vous dirai que la fonction de  $\Phi$ , ça veut dire la fonction qui s'appelle la castration. Comme vous croyez savoir ce que c'est la castration, alors je pense que vous êtes contents, au moins pour un moment, seulement figurez-vous que moi, si j'écris tout ça au tableau, c'est parce que je ne sais pas du tout ce que c'est que la castration. »

Infirmité pouvons-nous dire, aussi bien béance, incomplétude. L'allusion au roman d'Alexakis, les citations d'Augustin, de Lacan, montrent toutes des formes où quelque chose échappe à l'énonciation, quelque chose qui ne parvient pas à se dire, que ce soit en punique, en latin pour Augustin, en grec pour Alexakis, en français pour Lacan et pour nous, etc. Cette infirmité est celle-là que je nomme *l'intraduisible* dans notre propre langue vivante, *a fortiori* lors du passage d'une langue à une autre. Notre maître intérieur, pour utiliser le terme augustinien, est ici mis à rude épreuve, c'est ce qui caractérise une langue vivante à la différence d'une langue morte. Une langue morte est une langue qui semble complète alors que la langue vivante ne l'est pas. À cause de la présence de cette infirmité l'enfant devient intelligent et nous-mêmes sommes si friands de la raison. Puisqu'on essaye de réduire au maximum cette infirmité que d'ailleurs Augustin appelait dans un autre champ, *la raison séminale*, c'est-à-dire celle qui va ensemer toute la suite des discours du sujet. Nous verrons du même coup les conséquences non négligeables que cela peut avoir lors d'un changement de langue, comme c'est le cas pour l'immigré, puisque c'est là que nous rencontrons des problèmes.

## Un effacement de la langue maternelle

Un ouvrage intitulé : *Une langue venue d'ailleurs* d'Akira Mizubayashi<sup>2</sup>, est une belle démonstration, fine et précise, de la thèse soutenue dans notre propos, en somme elle l'illustre après coup. À lire, cette extraordinaire aventure dont l'épilogue montre très loyalement combien, dans une langue apprise parfaitement, le locuteur reste en deçà de sa langue maternelle. Cette autobiographie conte l'histoire extraordinaire, où au cours de son adolescence, il a décidé, seul, d'apprendre le français, et sans doute de quitter la langue japonaise. Il va s'appliquer d'une façon extrêmement rigoureuse à apprendre le français grâce à une émission culturelle radiophonique, à l'enregistrer. Son père lui achète un énorme magnétophone, et lui va repasser incessamment ces bandes pour prononcer, parler avec la même aisance ce français qu'il était en train d'apprendre. Au bout de quelques années, il parle couramment le français et il vient s'installer en France exercer son métier. Tout se passe bien en apparence, il est félicité de nombreuses fois, tout le monde le complimente, on n'a jamais entendu un Japonais parler un français aussi parfait et puis, dans l'épilogue de cet ouvrage, il raconte qu'un jour quelqu'un lui fait la remarque : « Mais enfin ! Tu ne peux pas parler normal ! » Ce quelqu'un souligne qu'il parle comme Voltaire et Jean-Jacques Rousseau écrivaient puisqu'il cite fréquemment Rousseau qui est un de ses auteurs préférés.

## L'Autre du langage

Que s'est-il passé pour cet homme ? Au moment de l'inhumation de son père – qui

avait approuvé, assisté, encouragé son garçon dans sa démarche d'apprendre le français – le fils s'aperçoit de cette fameuse absence de nuances naturelles spontanées dans sa langue parlée, au regard de sa langue initiale où il a conservé, malgré le long éloignement du Japon, toutes les nuances propres à sa langue qui ne sont pas seulement grammaticales et syntaxiques mais aussi sociales. C'est là qu'il reconnaît qu'il ne parlera jamais que la langue de Voltaire et qu'il restera un étranger en français. Dans cette histoire, on peut avancer sans trop de risques qu'en changeant de langue il a répudié l'Autre primordial. Cet Autre est introduit dans le passage de la béance originelle engendrée par la demande à l'objet cause du désir. Passage qui n'est pas seulement une opération logique mais une opération dans le langage et la parole. Passage, pour le dire d'abord d'une façon radicale, du sein concret de la demande, de la mamelle concrète, à l'objet dématérialisé cause du désir. Entre ces deux pôles, résident l'entrée du signifiant et l'Autre symbolique du langage. Bien entendu, l'Autre du langage, lieu du trésor de tous les signifiants, préexistait en tant que tel mais tant que ce passage n'est pas fait, le petit sujet, l'enfant, reste attaché à l'objet concret de sa pulsion. Fait que Freud illustre en disant qu'une pulsion doit être refoulée. Ce refoulement, qu'énonçait Freud par son observation clinique, ne peut se faire que par l'entrée du signifiant au même moment. C'est ce moment que l'auteur a probablement répudié en changeant de langue. Car ce passage, évoqué à l'instant, s'inscrit dans la langue maternelle et crée le manque cause du désir.

---

2. Paris, Gallimard, 2011.

## Spécificité de la langue maternelle

Quelle est l'origine de ce défaut ? Charles Melman avait énoncé que la langue maternelle était celle dans laquelle se réalisait et où était inscrite la castration, liée bien sûr à l'interdit de l'inceste et au Nom-du-Père pour un sujet. Dans une langue maternelle le sujet est inscrit dans la castration. Assurément cette affirmation se vérifie aisément, mais il y a un autre aspect à évoquer car celui-là touche directement la langue. À savoir que c'est dans la demande que se creuse véritablement l'infirmité, l'intraduisible dont Freud très tôt a eu l'intuition. Lacan l'énonce à plusieurs reprises dans son élaboration. Dans *La signification du phallus*, il écrit ceci : « Ce qui se trouve aliéné dans les besoins constitue une *Urverdrängung* – c'est-à-dire un refoulement originaire – de ne pouvoir par hypothèse s'articuler dans la demande, mais qui apparaît dans un rejeton qui est ce qui se présente chez le parlêtre comme désir. » Pour expliciter cela, on peut se reporter au graphe dans sa partie supérieure, celle de la ligne qui part de  $S \diamond D$  en haut et qui retombe sur la gauche. De la demande émerge quelque chose qui ne peut d'aucune façon s'articuler et constitue ce refoulement originaire : un trou en quelque sorte dans la chaîne signifiante, un  $x$  constitutif d'un sujet et constitutif d'un défaut dans la langue, institué en général dans la relation primordiale à la mère.

## De la demande au désir

Ce défaut situé dans la langue, dans la langue de la demande, cette lettre  $x$  interpellée par le *Che vuoi ?* du grand Autre. Lacan a mis le *Che vuoi ?*, le point d'inter-

rogation au-dessus de la flèche qui retombe. De ce défaut, cet  $x$  va prendre statut par ce fait même qu'il n'existe pas de réponse ni pour le sujet ni dans l'Autre. La grande propriété de la demande est de faire apparaître ce défaut. Cette lettre qui signe le défaut va avoir deux destins : d'une part en tant que manque, elle va constituer la cause du désir ; et d'autre part, elle s'institue en tant que devoir de dette à l'endroit du petit autre ou du grand Autre d'ailleurs. Lacan poursuit dans cette idée : « Il y a donc nécessité à ce que la particularité reparaisse au-delà de la demande – telle la particularité de cette chose qui a été perdue dans la demande – conservant la structure que recèle l'inconditionné de la demande d'amour. Par un renversement qui n'est pas simple négation [...] à l'inconditionné de la demande, le désir substitue la condition absolue [...]. Ainsi le désir n'est ni l'appétit de la satisfaction, ni la demande d'amour mais la différence qui résulte de la soustraction du premier à la seconde : le phénomène de la refente du sujet. [...] On conçoit comment la relation sexuelle occupe ce champ clos du désir et va y jouer son sort [...] vérité qui est au cœur de toutes les malfaçons. » Enfin, Lacan ajoute cette note dans la suite du texte où il affirme que : « Le phallus est le signifiant privilégié de cette marque où la part du logos se conjoint à l'avènement du désir. »

## Le Réel dans la langue

Pour reprendre cet enchaînement que décrit Lacan dans *La signification du phallus*, enchaînement de ces opérations où se succèdent la demande, le *Che vuoi ?* interpellé par l'Autre, qui donne un statut symbolique à ce qui a échoué dans la demande,

et où dans la troisième opération, le désir reprend à sa charge la marque de ce qui a échoué et qui est maintenant la cause du désir, le manque à l'origine du désir. Dans le séminaire sur *L'identification*, Lacan trace deux tores qui s'embrassent dont l'un est le tore de la demande et l'autre celui du désir, cette solidarité entre demande et désir, solidarité disposée par ce fait que de la demande quelque chose choit. Il est certain que pour autant que le petit sujet a déjà subi une amputation considérable, l'enfant est parvenu d'une certaine manière à donner son assentiment à la déception engendrée par l'incomplétude surgie dans sa demande, cet assentiment vaut effectivement pour la castration dans la langue maternelle produisant le signifiant du manque dans l'Autre : là où l'Autre ne répond pas, apparaît le signe de l'écriture de la castration, laquelle écriture équivaut à la fonction de l'interdit de l'inceste. Il convient de souligner dans ce temps décisif que le non-accomplissement de la demande, cet inachèvement mais aussi sa répétition, son insistance, tout cela est consécutif à une propriété de la langue – ce n'est pas de la psychologie mais une propriété de la langue –, une infirmité inscrite dans la langue maternelle, infirmité qu'aucun savoir ne parviendra à résoudre.

Pour résumer, la béance suscitée par la pulsion ( $S \diamond D$ ) est absolument sans remède, elle est inscrite dans la langue et dans la subjectivité comme un Réel, c'est-à-dire un impossible, pouvant éventuellement être symbolisé en tant qu'il représente la castration pour un sujet dans sa langue maternelle. C'est à ce titre-là que Lacan rappelle que « le phallus est le signifiant privilégié de cette marque où le logos se conjoint à l'avènement du désir ». Ce

Réel, ce trou, est un trou qui est autant dans la chaîne signifiante que dans la langue, ce Réel qui émerge dans le discours, nous en avons cliniquement des témoignages. Par exemple ce trait d'un enfant : « Je suis tellement aimé et pourtant tellement pas assez. » Belle formule pour dire combien cette demande laisse une trace de béance dans son sillage.

### Changement de langue et destin de l'*Urverdrängt*

Si ces trois temps : demande, *Che vuoi?* et cause du désir, sont retenus, on peut déduire ce qui se passe pour l'immigré, amené à changer de langue. À savoir pour celui qui va non seulement changer de pays, de culture mais aussi de langue, pour préciser l'aspect qui nous intéresse ici : la première observation que l'on peut faire est de noter que ce qui n'est pas articulable dans la demande, comme le dit Lacan, ce qui constitue un trou, un *Urverdrängt*, dans sa langue originaire, n'est certes pas transférable dans une autre langue pour un sujet initié au trou dans sa langue maternelle. C'est cela qui est qualifiable d'*intraduisible* : on ne peut pas faire transiter le trou d'une langue dans une autre langue, toutes les langues vivantes ont un trou de ce type. Ainsi, il est légitime de dire que la nouvelle langue de l'immigré, pour l'immigré en général, la question qui se pose est aussi valable pour l'immigré cultivé que pour tout autre.

Patrik Ourednik, écrivain tchèque et traducteur, lors d'une interview intitulée : « Traduire est un art de contrebandier<sup>3</sup> » souligne : « Vous dites : vous parlez parfait-

---

3. *Books*, n° 20, mars 2011, p. 20-21.

tement le français ; c'est bien gentil à vous mais vous vous trompez. Je suis né dans une famille bilingue [...]. Malgré cela je ne crois pas au bilinguisme chez un individu [...]. L'acquisition du langage est une affaire sociale, la famille y est pour très peu. Le bilinguisme est un projet théorique ; pour qu'il devienne réalité, il faudrait rendre possibles non seulement la pratique quotidienne de deux langues – ce qui est réalisable – mais également la pratique quotidienne de deux contextes culturels, de deux histoires, de deux vécus, autrement dit la pratique quotidienne de tous les non-dits de l'une et l'autre. En plus d'un redoublement d'une même situation émotionnelle – précisément celle où vous êtes à court de mots mais que vous serez amené tôt ou tard à formuler verbalement. Mais s'il est possible, peut-être idéalement, de vivre deux fois et dans deux langues différentes l'attente fébrile des cadeaux de Noël, comment voulez-vous revivre dans une autre langue le premier amour, le premier conflit d'adolescent, la première trahison, la première humiliation, la première haine, la mort de votre chien, votre premier cahier d'écolier ? »

### Comment être sujet sans l'Autre ?

Dans la nouvelle langue, l'immigré est hors trou, hors castration. Le Réel en tant que tel n'est ni traduisible, ni articulable, ni transférable dans une autre langue. C'est déjà une amputation considérable qui a pour conséquence que, puisque le sujet de l'inconscient émerge au lieu où chute un premier signifiant et que c'est là qu'il se constitue comme sujet, dans la nouvelle langue il ne parvient pas à être sujet de cette manière-là. Autre conséquence,

l'échec répété de la demande et de tout ce qui s'ensuit de l'affairement du désir constitue un *topos*, un lieu, une matrice symbolique dans la langue, *topos* maternel plus ou moins associé au Nom-du-Père, et ce *topos*, Freud l'a nommé le *Heim*, le domicile subjectif. Ainsi le changement de langue rend-il l'immigré *heimlos*, sans domicile, sans grand Autre assignable et sans adresse symbolique. Cette amputation du trou, bien qu'il soit un peu paradoxal de l'énoncer ainsi : dans la nouvelle langue cette amputation du Réel a pour conséquence l'exil du domicile subjectif. C'est donc tout le nœud Réel-Symbolique-Imaginaire qui est dénoué et qui engendre secondairement, et le repli communautaire, que nous observons souvent, la ghettoïsation, et l'incompréhension sociale et culturelle, qui également en découlent.

Pour en revenir à cette question de la demande, puisque c'est de cela que sont parties l'argumentation et mon articulation : l'expérience analytique enseigne que lorsqu'il est fait une demande d'analyse, le candidat s'appuie sur les tourments induits par son symptôme ou ses symptômes mais qu'il est bien incapable d'explicitier le contenu de ces symptômes, ni la raison de ce symptôme. Quand l'analyste donne son accord sans préjuger de la nature du symptôme, il est remarquable qu'immédiatement ou dans un temps très court le candidat trouve une place subjective, et ceci en raison de ce que le lien du sujet au symptôme a été entériné. Or ce lien sujet-symptôme s'établit à partir d'un Réel, et d'une manière générale, le Réel est fondateur, que ce soit au niveau individuel ou collectif, que ce soit au niveau d'une association, ou au niveau des relations hommes-femmes ou au niveau amical :

c'est toujours un Réel qui vient fonder. Celui qui entre en analyse « sait » que c'est cette part réelle de son symptôme qui est reconnue et non pas sa personne tourmentée. C'est toute la différence entre le *nursing* psychothérapique et l'analyse.

Toutes les institutions qui se mettent en place dans notre langue sont fondées sur un trou, sur un Réel à leur point de départ. C'est ainsi que l'étranger ne comprend pas la place qui lui est assignée dans cette nouvelle société et qu'en même temps il se considère comme incompris. Ceci parce que l'échec et la déception de la demande primordiale sont ce qui instaure une place subjective familière dans la langue maternelle. Des étrangers en analyse, il est souvent entendu combien ils expriment la nécessité de retourner prendre un bain dans leur langue, ce n'est pas forcément un bain familial comme ils le disent, mais un retour dans la langue où ils se sentent à nouveau sujets et où ils se sentent inscrits de façon familière dans l'Autre.

### **Retournement de la fonction de la dette**

À propos du défaut et du trou de la demande, il avait été mentionné que ce défaut a deux destins : l'un où il devient la cause du désir, et l'autre où il a la propriété d'inscrire une dette, dette du sujet, dette à l'Autre. C'est là un point tout à fait important qui va nous permettre de voir un peu plus loin que la simple expérience de l'analyse. Pour avancer un exemple : celui des enfants qui poursuivent leurs parents en justice parce que ces derniers ne leur apportent pas le soutien pécuniaire auquel ils estiment avoir droit. Ceci amène à

faire remarquer que c'est la conséquence de ce que nous observons par ailleurs, à savoir une bascule, une mutation récente et considérable dans notre culture et notre tradition, qui consiste en un renversement du porteur de la dette sur autrui. Elle correspond à une montée des droits individuels dans nos démocraties modernes ; montée des droits qui est l'une des trois grandes évolutions cruciales de notre histoire sociale décrite par Marcel Gauchet. Elle correspond également à l'un des changements profonds de l'organisation familiale actuelle et des relations en son sein, la juridiction de la famille et la jurisprudence ne faisant qu'accompagner ce mouvement de retournement de la dette. Retournement de la dette observée dans les consultations spécialisées interculturelles, où ce sont des personnes d'origine étrangère qui reçoivent des étrangers, de façon à être plus proches de ce qui se passe chez ces immigrés de fraîche date. Le constat est assez triste, assez pessimiste, il y a une incompréhension mutuelle entre les consultants et les consultés. Malgré les efforts que peut faire le consultant, ou bien on ne comprend pas leur demande, ou bien encore cette demande est inarticulable, ou bien elle n'a pas de sens : le fait caractéristique de ces étrangers qui viennent est une opacité de la demande. On ne sait pas trop quel est le sujet de leur venue ni la raison de leur démarche. Cette incompréhension et cette opacité de la demande ont lieu même lorsque celui qui consulte appartient à la même langue, à la même culture voire la même religion. Il semble bien que le changement de langue dans leur nouvelle situation provoque cet escamotage du Réel primitivement constitué dans la langue.

Le prix de l'exil, là aussi, s'observe par le retournement de la dette : c'est l'autre qui doit donner. C'est l'autre qui porte la dette. Le désir se trouve appendu à cette relation à l'autre. Il est tout à fait clair cliniquement qu'ils sont extrêmement dépendants de cette relation à l'autre par l'intermédiaire justement de la constitution première antécédente à la cause de leur désir.

### La matrice symbolique

Cette relation de la demande au désir est une matrice symbolique. Cette matrice symbolique est celle qui va permettre de mettre en place les formes de l'être-ensemble. Parce que cet être-ensemble, ou lien social joue sans cesse entre demande et désir. Dans cet être-ensemble la dette devient prescriptive des modalités de relations et de hiérarchisation. Ce n'est pas simplement un don manuel, un don en espèces ou un don objectif. C'est aussi la dette vis-à-vis du respect de la hiérarchie, de la stratification dans cette société. Dans la construction subjective, cette dette primitive évolue : au début de la vie de l'enfant elle est attachée à sa détresse vitale mais ultérieurement elle devient la fondation de la relation à l'Autre. Cette matrice symbolique de la demande et du désir est aussi matrice symbolique de la dette à l'autre et ceci occupe la vie de l'individu à chacun de ses pas. Ce que nous nommons langue maternelle contient cette articulation de la demande avec le manque ou le trou qui s'est constitué dans la langue, et c'est cette chicane primitive de la demande et du désir mais aussi de l'amour inscrit dans la langue maternelle en tant que déception !

C'est ce Réel qu'il ne convient pas d'omettre. Lacan souligne que cette plaie ouverte de l'homme est propice à toutes les formes d'exploitation, mais qu'elle est également au fondement de toute relation humaine.

### Effacement de la dette

D'une façon plus commune, nous la reconnaissons dans la difficulté qu'ont certains jeunes à s'astreindre à des études même fort simples et aux apprentissages pendant quelques années pour atteindre leur but. Ce n'est pas de la paresse. Ils ne comprennent pas ce nécessaire détour de quelques années. En effet, un apprentissage suppose une demande et un désir de savoir. Certains ne comprennent pas le passage obligé par les autres : éducateurs, professeurs, formateurs, etc., dont d'ailleurs ils ne supportent pas l'autorité et l'indispensable nécessité du transfert. Même dans un centre d'apprentissage, il faut qu'il y ait du transfert, et justement parce que le transfert dans son essence s'établit à l'origine dans cette fameuse dialectique de la demande et du désir. Car c'est l'échec de la demande originare qui précipite le sujet dans la névrose de transfert. Le refus de la dissymétrie des places qu'implique l'autorité leur devient inacceptable autant qu'incompréhensible, puisqu'ils sont, ils se prétendent sujets comme les autres alors qu'ils ne le sont pas, à savoir qu'ils se veulent fondamentalement égaux en droit de jouissance. Ceci est lié à cette absence de béance dans laquelle le sujet aurait dû entrer et dans laquelle il ne va pas entrer. Cette infirmité n'est pas seulement liée à la langue, mais liée au fait que la demande introduit une perte.

## Pour conclure

Cette pièce primordiale de la demande caractérisée par la perte de quelque chose avec en arrière-plan la demande d'amour... Mais la demande d'amour va au moins aussi bien assurer une perte que la demande concrète. Le problème gît en ce qu'il y a quelque chose inscrit dans la demande qui n'est pas énonçable, qui n'est pas articulable, comme le dit Lacan. Et ce défaut ne saurait transiter d'une langue dans l'autre. La seconde langue, même triomphante, reste fondamentalement infirme par rapport à ladite langue maternelle, et ceci, parce que toutes les langues vivantes sont frappées de ce défaut. Lors de l'apprentissage d'une autre langue, quand ce défaut n'y est pas, de cette seconde langue, il faudra beaucoup de temps et beaucoup de finesse pour apercevoir qu'il existe une béance, car en principe elle est abordée comme si elle était un système fermé, un système clos. Il faut être très familier avec une langue pour s'apercevoir qu'elle est marquée par cette béance, par ce Réel, ce Réel de départ. Ce Réel n'est pas le Réel *de* la langue, il est le Réel du sujet *dans* la langue. Dans la langue elle-même sur le plan linguistique, c'est un défaut qui ne va pas permettre une énonciation complète, c'est un système d'incomplétude qui apparaît et qui est un Réel véritable pour le sujet. Ce qui échappe à la demande qui n'est ni articulable, ni énonçable, ni descriptible, reste tout à fait de l'ordre du non-appréhendable et va être

la cause de la répétition : déjà chez l'enfant qui répète la demande et qui sera l'ébauche du processus de l'*automaton* de la répétition. L'*automaton* répète l'échec initial, qui n'est pas exactement l'échec de la demande mais son successeur signifiant ou littéral : un substitut de l'échec initial de la demande. Alors pourquoi ne pas dire forclusion ? Parce que tout le monde a un trou. Ce n'est pas un trou qui rend fou mais qui en revanche fait répéter. Sa structure est symbolique, pour cette raison il est défini comme matrice symbolique, c'est un Réel à partir duquel va se répéter une matrice symbolique instituant la fonction phallique. À partir du moment où on dit : «  $S \diamond D$  », on commence à entrer déjà dans les articulations fondamentales du désir et du fantasme, et dès lors s'ouvre le cours de l'objet petit *a* qui prime sur le reste.

En ce qui concerne les personnes qui s'exilent volontairement de leur langue, le but est peut-être de permettre de se donner une autre expression à la langue. Pour Beckett, qui est sans doute un cas un peu complexe, peut-être que cela lui a permis de s'alléger de certaines choses. Car rester dans sa langue maternelle revient à être sanctionné sur le plan de la castration, c'est avoir un symptôme dont on souffre, répéter un processus d'échec..., alors qu'en changeant de situation, de langue, il est possible de pouvoir arranger les choses autrement. C'est tout à fait probable. Cela peut produire des choses assez remarquables, comme c'est justement le cas pour Beckett.